

Abonnement, \$ 1.00. — Edition spéciale pour les élèves, \$ 0.50

## L'ABEILLE

Cette revue approuvée par l'autorité ecclésiastique  
paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

*Tous les articles non signés ont été écrits spécialement  
pour la revue.*

PROCURE DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE  
LAPRAIRIE, P. Q.

---

A cause du déménagement de notre imprimerie, quelques listes de classes "modèles" et "excellentes" ont été égarées; aussi n'a-t-on pu donner crédit à tous pour le bon travail accompli cette année. *L'Abeille* publiera avec plaisir les classes méritantes qui auraient été omises au "Tableau d'Honneur". Prière aussi de nous avertir si les récompenses promises pour ces classes n'avaient pas été reçues.

---

### Solution du "Jeu d'esprit"

Plat, carte ou trace, patin ou tapin, sainte, traite, poulet, étain ou ténia, trois, strombe ou trombes, matin, trente, troupe.

### Ont trouvé la solution

Rosario Blondin, Patrick Paiement, Emery Larue, René Perreault, Paul-Arthur Trépanier, Roland Roy, Paul Savoie, Georges Gignère, Alexandre Picard, Roland Chiasson, Bernard Mineau, Victor Milot, Ronaldo Michaud, Paul Racine, Marcel Nantel, Antonio Ferrati, Jean Leclere, Gaétan Bourbonnais, E. Thériault, Jean-Marie Lupien, Raymond Langevin, Albert Lacombe, Louis-Ph. Hébert, Fernand Brière, Germaine Beauclaire, Florian Hébert, Maurice Lafontaine, Gérard Côté, Albert Pagé, Réal Picotte, Roger Dubord, Irène Laliberté, Thomas Sorel, Alcide Bisailon, Raymond Vallière, Emile Coulombe, Jean Thivierge, Raymond Beaudette, Pierre Bray, André Lessard, Robert Grondin, Jean-Paul Bernard, Ghislain Houde, Maurice Vincent, Arthur Raymond, Sara Landry, Roméo Gamache, Charles-Auguste Hébert, Roméo Lapointe, Adrien Trottier, Jean-Paul Coutu, Lucien Sylvestre, Céleste Richard, Marguerite Valiquette, René Héroux, Louis-Alfred Pascal, Emile Massicotte, Charles-Albert Vennes, Amédée Demers, P.-Henri Légaré, Gérard Vanasse, Lucien Boucher, Normand Barrette, Paul-Henri Racette, Gaston Campagna, Geo. Albert Bergeron.

R. F. R. Savard, Rde S. Cécile, Rde S. Ste-Vénérande, Mme Magnan, Mme Omer Beaudry, Mme M.-A. Mayrand.

Pour les trois primes annoncées, la chance a favorisé M. Emery Larue (Louiseville), Antonio Ferrati (collège Ste-Elisabeth, Montréal), Sara Landry (Lynn, Mass.).



# L'ABEILLE

REVUE MENSUELLE  
POUR LA JEUNESSE



## MOT D'ORDRE

RESPECTONS LES ÂMES. (Aux Zélateurs de la Croisade.)

*On respecte, en général, la propriété et la santé des camarades; on ne voudrait pas déchirer leurs livres ou leurs vêtements, encore moins les blesser exprès, leur crever un œil ou leur casser un membre. Comment expliquer qu'on n'ait pas au moins autant de respect pour leur âme?...*

*Des livres, des habits, c'est si peu de chose!... Le corps, sans doute, est un instrument merveilleux; cependant le corps lui-même n'a de valeur que par son union avec l'âme. L'âme humaine, l'âme rendue semblable à Dieu par la grâce, l'âme devenue enfant de Dieu, destinée à vivre de la vie de Dieu pour toujours : voilà la grande merveille de la création.*

*Et c'est cette âme, cette noble reine, qu'on méprise, qu'on blesse, qu'on souille, qu'on défigure, à laquelle on ôte la vie en la plongeant dans un état de révolte contre Dieu. Hélas! le scandale des enfants et des jeunes gens est devenu si commun que souvent on n'y attache pas d'importance : on tue les âmes pour s'amuser, comme Néron embrasait Rome pour jouir du spectacle.*

*Voici un petit enfant, encore tout resplendissant de la grâce de son baptême; il porte en lui un trésor d'un prix infini puisque Jésus a payé ce trésor de son divin Sang. Le scandaleux l'en dépouille, et le jette, faible et malheureux, en proie à d'ignobles passions. Voici un jeune homme plein de bonne volonté qui, à sa dernière confession, avait pris de fortes résolutions et voulait à tout prix garder le bon Dieu dans son cœur; il y avait réussi pendant des semaines. Le scandaleux, plus dangereux que le démon lui-même, le replonge dans le borbier du vice.*

Tel le lion après avoir dévoré d'innocentes brebis, le scandaleux s'endort tranquille, le soir du jour où il a ruiné une âme. Il devrait entendre la voix du Christ : "Malheureux, qu'as-tu fait de l'âme de ton frère ? Je l'avais acquise au prix de mon sang : tu me l'as arrachée pour la livrer au démon. Pourquoi me persécutes-tu ? Pourquoi travailles-tu à ruiner le fruit de mes travaux et de ma passion et l'œuvre de mon Eglise ?... "Il eût mieux valu pour toi d'être précipité au fond de la mer, une meule de moulin au cou, que de scandaliser un seul de ces petits qui croient en moi". (Matt. XVIII, 6).

Les mères des Innocents de Bethléem firent entendre de grandes lamentations quand les bourreaux leur arrachèrent leurs enfants pour les égorger. Ainsi pleure l'Eglise, parce que, nouvel Hérode, le scandaleux lui a tué ses enfants. Elle les avait engendrés au baptême, lavés dans le bain sacré de la pénitence, nourris de la chair de son divin Epoux... et maintenant ils ne sont plus. S'il ne s'agissait que de la perte du corps, l'Eglise s'affligerait moins; mais comment ne se lamenterait-elle pas sur la ruine des âmes ? La parole du Christ résonne toujours à ses oreilles : "Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne".

Ce manque de respect pour les âmes est le signe certain de la décadence de notre foi. Oserait-on souiller une âme si l'on croyait vraiment qu'elle vaut plus que le monde entier, qu'elle est le sanctuaire du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? On lit avec stupeur et indignation le récit que font les journaux de la profanation d'une église; mais une âme chrétienne est plus qu'une église de pierre ou de marbre; une âme chrétienne est un temple vivant, immortel ! Ah ! je le répète, si l'on avait la foi pratique, si l'on était convaincu de ces vérités si élémentaires et fondamentales, on ne verrait pas nos enfants et nos jeunes gens chrétiens se faire un amusement de tuer des âmes !

Chers Zélateurs, se peut-il une tâche plus noble que de travailler à inspirer à tous le respect des âmes ? Est-il besoin de vous dire de commencer par votre âme à vous, en la traitant selon son mérite, comme une reine, comme l'épouse du Christ, l'immortelle héritière du royaume des cieux ?... Puis, inspirez ce même respect

*à vos frères et sœurs, aux camarades sur lesquels vous avez de l'influence. Il est intolérable de voir un si grand nombre d'enfants chrétiens se nuire ainsi gravement les*



UN MODÈLE POUR LES "CROISÉS"

*uns aux autres, nuire à l'Eglise, nuire à Jésus-Christ et faire le jeu du démon. Il faut refaire à cet égard la mentalité chrétienne, dénoncer et stigmatiser le scandale comme un crime, respecter et, au besoin, défendre les âmes, surtout les âmes des petits et des faibles.*

F. CÉLESTIN-AUGUSTE

# Miettes d'Évangiles



“Ramassez les miettes.”

## Marie Magdeleine

**U**N pharisien nommé Simon avait invité le Sauveur à un repas. Jésus s'y rendit, et quand il fut entré dans la maison, on se mit aussitôt à table, sans que le maître eût pris le soin d'accomplir à son égard tous les devoirs de politesse commandés par l'usage, devoirs qui consistaient à baigner les pieds de l'hôte qu'on recevait, à le baiser sur la joue, à parfumer ses cheveux et sa barbe.

La nouvelle que Jésus dînait chez Simon se répandit promptement dans la ville, et bientôt une femme, qui y était connue comme menant une mauvaise conduite, pénétra dans la salle du festin. C'était en effet une coutume chez les Juifs que la salle restât ouverte, même pour ceux qui n'étaient pas invités. Cette femme portait à la main un vase d'albâtre plein de parfum. Elle avait déjà entendu plusieurs fois les enseignements du divin Maître; enfin, sous l'action de la grâce du ciel, elle avait reconnu l'énormité de ses fautes et elle venait en implorer le pardon.

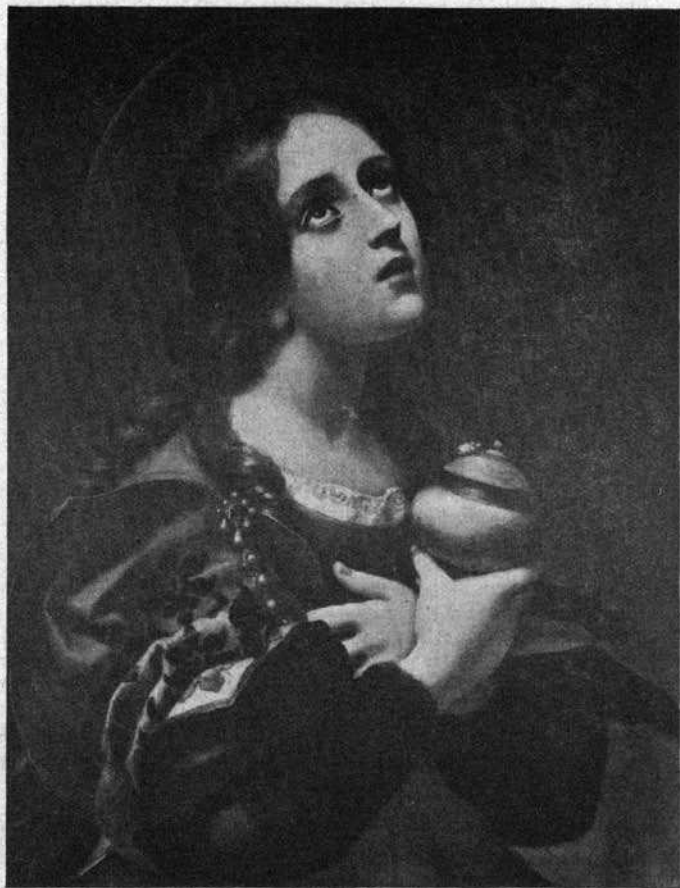
Muette et se tenant derrière Jésus, elle se mit à pleurer et à arroser ses pieds de ses larmes; elle les essuya avec ses cheveux, y porta ses lèvres et y répandit le parfum de son vase. Cette scène, qui serait bien difficile chez nous, où les convives sont assis ayant leurs pieds sous la table, s'explique sans difficulté, quand on sait que dans l'antiquité ils se tenaient à demi couchés sur des sièges allongés en forme de lits étroits, sur lesquels reposaient les jambes.

Le pharisien considérait cette femme en silence et se disait en lui-même : “Si cet homme était vraiment un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche et que c'est une pécheresse.”

Jésus, connaissant les pensées de son hôte, lui adressa la parole : “Simon! j'ai quelque chose à vous dire.”

“Maître, répondit Simon, parlez.”

Et Jésus lui dit alors : “Un créancier avait deux débiteurs: l'un lui devait cinq cents deniers d'argent, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre de quoi payer, il leur



MARIE MAGDELEINE REPENTANTE



remet à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera le plus?"

"A mon avis, répondit Simon, c'est celui à qui a été remise la plus forte dette."

"Vous avez raison", lui dit Jésus, Puis, lui montrant cette femme, il ajouta :

"Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné le baiser qu'on donne à ses hôtes en les recevant; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de me baiser les pieds. C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; mais celui à qui on a remis peu aime peu."

Jésus faisait entendre ainsi que la grandeur de la reconnaissance était proportionnée à l'étendue du pardon, et que c'était parce que beaucoup de péchés sont remis à la pécheresse qu'elle l'a beaucoup aimé, en lui donnant toutes ces marques de respect et d'attachement. Se tournant ensuite vers cette femme, il lui dit : "Vos péchés vous sont remis."

A ces mots, les convives étonnés se disaient en eux-mêmes : "Quel est donc cet homme, pour qu'il remette les péchés?" Puis, pour compléter le pardon et fortifier la pécheresse dans son repentir, il ajouta : "Votre foi vous a sauvée; allez en paix."

L'évangéliste saint Luc, qui raconte cette touchante histoire, ne dit pas le nom de cette femme; mais, d'après les traditions les plus anciennes, on croit qu'elle n'est autre que Marie Magdeleine, ainsi nommée parce qu'elle était originaire de Magdala, petite ville de Galilée, située sur les bords du lac de Génésareth. Désormais elle va s'attacher aux pas de Jésus, en se joignant à ceux qui le suivaient partout.

BOVIER-LAPIERRE.

• • •

Qu'elle est grande et belle la leçon que nous enseigne ici Marie Magdeleine repentante ! O puissance divine du Bon Maître qui rayonne la pureté autour de lui : pour transformer ainsi des cœurs si longtemps asservis aux pires démons, Jésus est vraiment le Fils de Dieu ! Près de la croix toute rougie du sang de la sainte Victime, Marie Magdeleine comprend au prix de quelles tortures, de quelles humiliations, sa pauvre âme a été lavée de ses souillures. Où sont les malades et les estropiés si miraculeusement guéris ? Jésus ne voit autour de lui qu'une foule délirante de haine ou indifférente. Mais deux femmes sont là, compatissant à ses souffrances : Marie, sa mère très pure, et la pécheresse convertie, vivants symboles des deux seules voies qui mènent à la béatitude éternelle : l'innocence et le repentir.

# LA BONNE MÈRE DU CIEL

AVE, MARIS STELLA !

Vous, qui que vous soyez, qui vous sentez ici-bas balloté au milieu des tempêtes, regardez cette étoile, fixez vos yeux sur elle, et vous ne serez pas englouti par les flots d'un monde corrupteur, bien plus terribles que ceux de la mer orageuse.

Que de marins ont échappé au naufrage pour avoir invoqué le nom de leur sainte patronne. Le navire était près de sombrer ; déjà l'océan se creusait pour engloutir les matelots ; déjà les vagues, élevant leur lugubre voix entre les rochers, semblaient commencer les chants funèbres. Tout à coup un trait de lumière perce la nue : l'*Etoile des mers*, Marie paraît au milieu de la nue. Elle tient son divin Enfant dans ses bras, et calme les flots par un sourire.

Si l'orage des tentations se lève, regardez l'Etoile et invoquez Marie. Si, troublé par le souvenir de vos fautes, effrayé des jugements de Dieu, vous commencez peut-être à tourner sur le gouffre de la tristesse ou à vous pencher vers l'abîme du désespoir : un cri à Marie, un regard vers Marie ! Que son nom ne quitte jamais vos lèvres, que son souvenir soit toujours vivant dans votre cœur. Mais n'oubliez pas que pour obtenir l'appui de son intercession auprès de Jésus, il faut imiter les exemples de sa vie.

Si elle vous soutient, vous ne tomberez point ; si elle vous protège, vous n'aurez rien à craindre ; si elle vous conduit, vous ne vous égarerez point, et vous serez sûrs d'arriver un jour au port du salut.

C'est une chose bien triste que d'appartenir à l'hérésie ! Le bienfaisant pouvoir de la Mère de Dieu peut se faire sentir sur des âmes de bonne foi, mais qui n'appartiennent pas à la vraie Eglise, comme le montre l'histoire qu'on va lire :

*Passim.*

## UNE CONVERSION MERVEILLEUSE

Un officier français se promenait dans les salles du Vatican avec sa femme et ses deux enfants, âgés de dix à douze ans. Cette dame était protestante : c'était le seul défaut que lui connaît son mari. En passant devant le prie-Dieu du pape, il lui prit fantaisie de s'y agenouiller. Prosternée sur ce prie-Dieu,

où le saint Pontife implorait si souvent les miséricordes du ciel, elle se cache le visage dans les mains et fait une courte mais fervente prière : en dépit des principes protestants, elle recommande ses enfants à la sainte Vierge.

Lorsqu'elle lève les yeux, elle aperçoit au-dessus de l'autel une dame d'une blancheur éblouissante, qui tenait ses deux enfants par la main, et, à l'autel même, le Pape tourné vers elle. Surprise et vivement émue, elle regarde si ses enfants ne sont pas auprès d'elle; et, comme elle les y retrouve, son émotion devient si vive que son mari s'en aperçoit et lui en demande la cause. Elle dissimule et lui fait une réponse évasive; mais le tableau reste gravé dans son esprit.

Un jour de fête que le Pape officiait dans la basilique de Saint-Jean de Latran, cette dame occupait une tribune réservée. Elle reconnut parfaitement Pie IX pour le personnage qu'elle avait vu. Pendant qu'elle le considère, ô surprise ! ô merveille ! l'image radieuse de la dame qui lui était apparue se montre de nouveau au-dessus de la tête du Pontife. A ce coup, elle ne fut plus maîtresse de son trouble, et l'on crut qu'elle allait se trouver mal : on lui prodigua des soins empressés et elle reprit peu à peu ses sens.

Elle garda son secret et ne le confia pas même à son mari. Le sens de cette apparition ne lui laissait aucun doute : elle voyait très bien quelle en devait être la conséquence. Mais elle hésitait; mille raisons la retenaient.

Enfin le jour où les dames des officiers devaient être reçues par le Pape, elle se rendit au palais avec ses deux enfants et se rangea sur l'une des lignes entre lesquelles Pie IX devait passer. Lorsqu'il arriva auprès d'elle, il s'y arrêta, par un merveilleux effet de la Providence. Il se mit à caresser ses deux enfants, leur demanda leurs noms, puis leur donna à chacun un chapelet et les bénit d'une façon particulière. Leur mère était ravie de joie. Le ciel l'attendait là. Quand elle leva la tête, elle revit une troisième fois, au-dessus du Pape, la resplendissante image de Marie. Elle en fut bouleversée et ne dut qu'à la préoccupation des assistants de pouvoir cacher encore son émotion.

Rentrée chez elle, hésitante et agitée, elle passa toute la nuit dans les soupirs et les sanglots, jusqu'à ce que, vaincue par la grâce, elle prit la résolution de se faire catholique et de tout confier à son mari. Celui-ci, qui désirait depuis longtemps cette grâce pour son épouse, en fut tout heureux et l'encouragea dans son dessein. L'abjuration solennelle eut lieu entre les mains du cardinal-vicaire, le 17 mai 1850.



## NAUFRAGE DU P. CRESPEL, RÉCOLLET

(Suite.)

Nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige ou sur la glace, et notre fatigue était extrême; mais l'espérance soutenait notre courage. Cependant, après une course de deux lieues, nous étions à bout de forces; impossible de traîner plus loin notre fardeau. Ganaouich, touché de compassion, prit le canot sur ses épaules et se dirigea vers le rivage. M. Furst, appuyé sur nous, s'avavançait péniblement. Arrivé au bord de la mer, le sauvage fit monter dans le canot sa femme et son fils. L'embarcation ne pouvant contenir que quatre personnes, un seul d'entre nous pouvait y trouver place.

Comme j'étais le plus en état de supporter les marches et les fatigues, je dis à mes deux compagnons de convenir ensemble lequel d'entre eux partirait. Chacun voulait avoir la préférence sur l'autre, et craignait de perdre, en restant, cette occasion d'éviter une fin malheureuse. Pendant qu'ils discutaient, le sauvage me fit signe d'avancer: "Je devine la raison de tous ces discours, dit-il; qu'ils cessent de tenir des propos inutiles; Ganaouich est maître de son canot et il ne veut y admettre personne autre que toi pour le moment." Sans me donner le temps de répondre, il m'y entraîna et gagna le large.

M M. Furst et Léger se crurent perdus; leurs cris exprimaient leur désespoir. Je n'y pus résister. "Retournons à terre, dis-je à Ganaouich; je dois adresser un mot de consolation à mes camarades." Le sauvage y consentit. Quand je fus assez près d'eux pour en être entendu, je justifiai ma conduite en leur rapportant les paroles du sauvage, je leur conseillai de suivre notre direction en côtoyant la mer et je leur promis, foi de prêtre, qu'aussitôt que je serais arrivé à la cabane des sauvages, je viendrais au-devant d'eux avec un canot. Comme ils me savaient incapable de manquer à ma parole, les assurances que je leur donnai les consolèrent, et ils nous virent reprendre le large sans inquiétude. Quand nous débarquâmes, après plus de deux heures de navigation, le sauvage tira son canot sur le rivage et le cacha à la lisière de la forêt.

J'étais fatigué et je gravis avec peine la rive, assez escarpée en cet endroit. Au moment où j'atteignais le sommet de la côte, j'aperçus mon sauvage, chaussé de ses raquettes, conrant à toutes jambes, portant son fils sur ses épaules, et suivi de sa femme. Les cris que je poussai pour le retenir ne réussirent qu'à lui faire redoubler la vitesse de sa course. Je me mis alors à sa poursuite; mais je fus vite fatigué, et je dus plusieurs fois m'arrêter pour reprendre haleine, appuyé sur le canon de mon fusil. C'est dans cette posture que me trouva M. Léger. Cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême. En quelques mots, je lui racontai ce qui s'était passé; de son côté, il m'apprit que M. Furst, accablé de fatigue, n'avait pu le suivre et était couché sur la neige, assez loin de l'endroit où nous nous trouvions.

En toute autre occasion, j'aurais volé à son secours; mais il était de la dernière importance de rejoindre notre fuyard. M. Léger sentit comme moi ce que nous risquions à le laisser s'échapper.

Nous courûmes donc dans la direction que Ganaouich avait prise, mais comme il avait quitté la plaine pour suivre les bords sablonneux de la mer, nous perdîmes quelque temps ses traces; nous ne laissâmes pas pour cela de continuer notre route, et au bout d'un quart d'heure de marche, nous retrouvâmes la piste du sauvage. Il avait quitté ses raquettes, croyant, sans doute, que nous n'avions pu le suivre jusque-là. Cette circonstance nous fit croire que sa cabane n'était pas éloignée, et nous redoublâmes de vitesse. Lorsque nous fûmes près du bois, nous entendîmes un coup de fusil. Nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que si c'était Ganaouich qui avait tiré, il ne remit ses raquettes pour fuir plus vite, dès qu'il nous saurait près de lui.

Nous continuâmes à marcher, et peu de temps après, un nouveau coup de fusil retentit; cela nous fit penser que le sauvage avait envie d'allumer du feu dans cet endroit et de s'y reposer avec sa femme et son fils, et qu'il avait voulu auparavant s'assurer que personne n'était à sa poursuite. Dix minutes après, nouveau coup de fusil qui resta encore sans réponse. Sur notre chemin, nous trouvâmes une chaloupe, à laquelle on avait travaillé le jour même; vingt pas plus loin, s'élevait une grande cabane. Nous y entrâmes avec l'air qui convenait à notre situation; le ton de suppliants étant le seul qui fût de mise en cette circonstance, nous le primes d'abord; mais le maître de la cabane coupa court à toutes nos explications dès qu'il apprit que nous étions Français. "Les guerriers de ma tribu n'oublient pas les services que leur ont rendus les

hommes de votre nation, nous dit-il; aussi jamais je ne permettrai que mes frères les Français implorant comme une aumône ce qui leur est nécessaire; tout ce que nous avons leur appartient, Gahanna a parlé.

— Gahanna est un chef au grand cœur, lui dis-je; il n'aime pas voir souffrir un ami; mais ni moi, ni mon compagnon, nous n'avons entendu parler des services rendus par les Français à ta tribu.

— La pluie qui fait croître les fruits ne vante pas ses bienfaits; le grand fleuve qui nous apporte le poisson ne parle pas non plus; le cœur de mon frère le Français est plus vaste que le grand fleuve et plus bienveillant que la rosée. Gahanna vit encore et ses guerriers fument le calumet autour des feux de leurs cabanes : les hommes de Mingan ne laissent pas mourir l'Algonquin au temps de la disette."

Cette confiance m'enhardit. Pendant que nous parlions, le chef, d'un signe, avait ordonné que l'on préparât le souper de bienvenue; et quelques instants après, Gahanna lui-même nous offrit à manger du poisson frais, rôti sur de la braise.

Après le repas, le chef nous pria de lui raconter notre aventure sur l'île :

"Gahanna a vu périr ses deux frères dans les eaux du grand fleuve, au retour d'une expédition glorieuse contre les chiens d'Iroquois; il aime les récits de naufrage qui lui rappellent les grands guerriers qu'étaient ses frères."

Je me rendis à son désir. Assis près du feu, entouré de tous les hommes de la cabane, je commençai, dans la langue algonquine, le récit de ce qui nous était arrivé; je tâchai de n'oublier aucune des circonstances de notre naufrage, surtout la visite du sauvage qui nous avait manqué de parole, et la fuite précipitée de l'Indien qui nous avait faussé compagnie ce soir-là même.

"Le grand chef Gahanna nous a reçus comme des frères, dis-je en terminant, le grand chef n'aime pas voir souffrir les pauvres naufragés; mais pourquoi ses guerriers ont-ils refusé de nous venir en aide après avoir donné leur parole?"

— Le rocher de la montagne qui descend vers la plaine ne remonte jamais; quand Gahanna donne sa parole, jamais il ne recule devant les périls. Cependant, le chef ne peut condamner ses guerriers, bien qu'ils se soient montrés cruels envers vous. Mon frère le Français en conviendra lui-même quand il aura entendu mes paroles."

(A finir.)



9<sup>e</sup> Numéro

Une accablante tranquillité régnait dans la petite chambre. Il y avait sur la table un chandelier avec une bougie allumée. A côté, une femme était assise et lisait. Dans l'un des lits, reposait Gudmund, et dans l'autre le premier b'essé. Les deux hommes avaient les yeux fermés et semblaient dormir.

La femme leva les yeux de son livre et nous voyant calmes et tranquilles elle nous laissa avancer.

Nous lui demandâmes comment allaient les blessés. Elle nous répondit tout bas :

— Ils n'ont point encore repris connaissance. A présent on ne peut rien dire de certain. J'espère cependant qu'ils en réchapperont.

— Gudmund aussi ? demandai-je.

— Oui, mon petit ami.

J'allai alors au lit de Gudmund. Il reposait immobile, sa respiration était courte et irrégulière.

Je passai doucement la main dans sa chevelure dans l'espérance que peut-être il ouvrirait les yeux; mais il était complètement sans connaissance. Je retournai vers la femme :

— Comment sont les blessures de Gudmund ? lui demandai-je. Sont-elles graves ?

— Il a plusieurs profondes blessures aux bras et aux jambes. La chair y est toute meurtrie; mais les os sont intacts. De plus il a été passablement écorché au côté. La plus mauvaise lésion est à la tête et au cou. Cependant, j'espère, comme je l'ai dit, qu'il en reviendra.

J'allai de nouveau à Gudmund et lui examinai la tête et le cou. On ne pouvait y découvrir de lésion, quoique le cou fût très enflé.

Nous allâmes également voir l'autre blessé. Chez lui non plus, pas d'autre signe de vie qu'une respiration courte et irrégulière.

Nous restâmes encore quelque temps avec la femme et lui parlâmes des blessés. Puis elle se leva, prit dans un tiroir trois nouvelles bougies, les alluma et dit gravement :

— Allons, mes petits amis, oubliez les angoisses que nous avons éprouvées dans cette nuit, et pensez que c'est aujourd'hui la veille de Noël. Cette veillée a été doublement triste pour nous,



mais quelques petits exercices pieux vont avoir lieu dans la pièce principale. Je vous conseille de vous y rendre pour y prendre part.

— Très volontiers, répondîmes-nous, et nous prîrions aussi pour les deux blessés.

— C'est là une bonne pensée, répliqua la femme. Dieu exauce volontiers la prière des enfants.

Quand nous rentrâmes dans la salle commune, elle était déjà brillamment illuminée, car toutes les bougies étaient allumées. (1)

La lucarne brisée avait été réparée et recouverte de planches et de neige. Bientôt les gens furent rassemblés, et le maître prit sa place sous la lampe. Les cantiques furent distribués et les dévotions commencèrent.

On chanta d'abord quelques strophes d'un Noël. Puis le maître

(1) En Islande, il est d'usage, la veille de Noël, de laisser allumées toute la nuit beaucoup de bougies fournies par les gens de la ferme.

lut une homélie dans le recueil de l'évêque islandais Vidalin. On récita ensuite une courte prière à haute voix, puis on termina par le chant d'un second cantique.

Quand les dévotions furent achevées, un réveillon fut servi par la maîtresse et les servantes. Pendant le repas, le maître dit quelques mots sur les malheureux événements de la nuit.

— C'est, dit-il, une grosse épreuve que le Seigneur nous a envoyée ; mais Dieu nous a préservés d'un pire malheur : nous n'avons perdu aucun homme. J'espère que l'Enfant-Dieu dont nous célébrons la naissance étendra ses mains protectrices sur nous et sur les deux hommes grièvement blessés.

Nous restâmes quelque temps encore à causer ensemble dans la salle principale, puis chacun alla prendre son repos.

Les lumières continuèrent à briller suivant l'usage dans tous les appartements pour honorer l'Enfant Jésus durant toute cette sainte nuit.

Je me réveillai le lendemain matin beaucoup plus tard que d'habitude. Je me levai aussitôt et courus avec Baldur à la petite chambre où reposaient les blessés.

Combien grande fut notre joie de les trouver en pleine connaissance !

Gudmund nous reconnut promptement et fut très ému de notre visite. L'autre blessé fut aussi très touché de l'intérêt que nous lui portions.

Toutefois les deux hommes étaient encore bien faibles. Leur gardienne était satisfaite de leur état et disait que sûrement ils guériraient. Cependant il leur fallait du repos et c'est pourquoi nous ne devions pas rester plus longtemps.

Nous suivîmes ce conseil et retournâmes à la salle commune.

Dans l'avant-midi, plusieurs hommes armés de couteaux et de bâtons pointus sortirent à la recherche de l'ours blessé.

Ils revinrent avant midi et racontèrent qu'ils l'avaient trouvé mort, et caché entre un glaçon et la rive du fleuve Horga.

De bonne heure dans l'après-midi, les hommes sortirent de nouveau, mais cette fois avec un grand traîneau.

Ils y chargèrent les bêtes abattues qu'ils apportèrent à la maison.

Les quatre ours tués étaient magnifiques.

— C'est malheureux, fis-je remarquer à Baldur pendant que je les contemplais, qu'ils aient tant de blessures !

— Cela ne signifie pas grand'chose, petit, répliqua l'un des hommes. Les bords seront si habilement cousus ensemble par la couturière qu'on ne s'apercevra de rien.

Dans le cours de la journée, le maître me dit :

— Ne veux-tu pas, mon petit Nonni, écrire une lettre à ta mère pour lui raconter tout ce qui est arrivé ?

— Oh, oui ! je vais le faire, répondis-je joyeux. Et je vais prier Baldur de vouloir bien m'aider.

— C'est bien mon enfant. N'oublie pas surtout de dire exactement à ta mère comment va Gudmund.

— Soyez tranquille je ne l'oublierai pas. Je veux tout lui raconter et je vais commencer tout de suite.

— Bien, mon ami. J'enverrai deux messagers porter ta lettre à Modruvellir dès qu'elle sera terminée.

Je cours aussitôt à Baldur et le priai de m'aider dans ma rude tâche. Il me fournit du papier, des plumes et de l'encre et me conduisit dans une petite chambre où nous ne serions pas dérangés.

Je m'assis à une petite table. Baldur s'agenouilla près de moi sur un tabouret et appuya ses coudes sur la table.

J'avais depuis longtemps appris à écrire ; mais je n'étais pas fort en orthographe, tandis que Baldur y était passé maître.

Je commençai. Baldur aidait et surveillait. Voici la lettre que j'écrivis avec sa collaboration :

Skipalon, 25 décembre 1864.

Ma chère Maman,

Je t'écris cette lettre pour te souhaiter une bonne fête de Noël et beaucoup d'autres ensuite. Et Baldur aussi te souhaite une bonne fête de Noël.

Et je t'écris cette lettre pour te dire comment je vais et aussi comment va Baldur et Gudmund et comment s'est passé notre voyage.

Ma chère maman, le voyage fut très dangereux. Gudmund et Baldur couraient sur leurs skis. Et j'étais très fatigué parce que je n'avais pas de skis et parce que mes jambes étaient trop courtes. Alors Gudmund me prit et m'assit sur ses épaules près de sa tête. Et puis, il prit mes pieds et les mit dans ses poches. Et quand nous arrivâmes au fleuve, il vint deux ours et ils voulaient nous mordre. Mais Gudmund les effrayait avec son bâton et puis ils ne nous ont pas mordus. Et puis ils criaient beaucoup, et Gudmund et nous criions aussi beaucoup.

Et quand nous sommes arrivés à Skipalon, les gens nous ont secourus. Comme nous étions dans la chambre, les ours regardaient par la fenêtre pour mordre les gens ; mais Gudmund les a éloignés avec un couteau. Et ils ne pouvaient plus mordre les gens. Puis Gudmund et les gens les ont tués, et puis il y avait quatre ours. Mais ils ont frappé Gudmund et maintenant il est couché dans un lit. Et aussi un autre homme est couché dans un lit, mais ils ne mourront pas. Et quand ils se

lèveront, alors Gudmund retournera à Modruvellir. Et quand j'aurai joué quelques jours avec Baldur, alors je retournerai vers toi, chère Maman.

Ton fils qui t'aime beaucoup,  
Nonni.

Quand la lettre fut achevée je la donnai au maître. Par crainte des ours blancs, deux hommes armés devaient la porter à Modruvellir.

A leur retour, ils apportèrent de la poudre, du plomb avec deux bonnes carabines qu'on leur avait prêtées pour le temps des ours blancs.

Ils me donnèrent aussi un petit billet de ma mère. C'était sa réponse à ma lettre.

Tout de suite, je me rendis avec Baldur dans la chambre où nous avions écrit la lettre pour lire le billet sans être dérangés. Ma mère écrivait :

Mon cher Nonni,

C'est avec une grande joie que j'ai lu ta belle lettre. N'oublie pas de remercier Dieu pour ta délivrance. Salue Gudmund de notre part et dis-lui que nous le remercions cordialement de sa sollicitude envers toi. Salue aussi tous nos amis de Skipa'on. Reviens pour le premier de l'an, et si Baldur a la permission de t'accompagner, il sera ici comme chez lui.

Ta mère bien affectionnée.

Baldur accepta l'invitation. Avec le plus vif plaisir je restai quelques jours encore à Skipalon.

Pendant les quelques jours que je restai encore à Skipalon, nous n'oubliâmes point, Baldur et moi, de visiter plusieurs fois par jour Gudmund et son compagnon d'infortune. Gudmund était toujours de bonne humeur et ne doutait pas d'une prompte convalescence.

Deux jours avant le nouvel an, je quittai l'hospitalière petite Skipalon et me dirigeai avec mon ami Baldur vers Modruvellir, sous la garde de deux hommes armés.

A notre grande joie, Gudmund complètement rétabli, nous revint quelques semaines plus tard.

JÓN SVENSSON  
(Nonni)

FIN

# La Soupe au Caillou



Un voyageur frappa un jour à la porte d'une ferme. Les enfants étaient seuls, les parents étant partis de bon matin au marché voisin.

— Je suis harassé de fatigue, et je meurs de faim, dit le voyageur ; n'auriez-vous pas un peu de soupe à me donner ?

— Non, répondirent les enfants, car nos parents ont tout mis sous clef, et, avant de partir, nous ont bien défendu de toucher à quoi que ce soit.

— Du moins, reprit l'homme, vous pourriez bien me prêter une marmite ? car, voyez-vous, j'ai un secret pour faire une excellente soupe avec un peu d'eau et... un caillou.

Ebahis, en dépit de la défense des parents, les enfants ouvrent l'armoire et apportent une marmite au voyageur qui tire de sa poche un superbe caillou.

— Très bien, dit-il, et il mit le tout sur le feu. Puis, quelques instants après : le caillou est un peu dur ; n'auriez-vous pas un peu de sel pour l'amollir ?

Et les enfants coururent chercher un peu de sel.

— La soupe sera exquise, déclara le voyageur ; mais si, dans le coin du grenier, vous trouviez quelques oignons oubliés, cela lui donnerait un parfum délicieux, un arôme sans pareil.

Et les enfants grimpent au grenier et en reviennent bientôt avec de beaux oignons dorés.

La soupe commençait à bouillir.

— Encore un peu de patience, enfants, car le système est long, quand il n'y a pas de verdure. Mais, voyez donc dans ce grand jardin, s'il n'en reste pas un peu ?

Et les enfants sans avoir cherché bien longtemps, rapportent de superbes feuilles de choux, des carottes et des navets.

— Dans un quart-d'heure, ce sera fait, dit l'homme, il n'y manquera qu'une chose.

— Quoi donc ?

— Un tout petit peu de beurre.

Et à force de fureter, nos jeunes insoumis trouvent et apportent un onctueux morceau de beurre au voyageur, qui bientôt en effet peut manger une soupe des mieux confectionnées.

Ah ! la soupe au caillou ! C'est la soupe du diable, et c'est nous qui fournissons bêtement sel, beurre, et marmite. Le diable nous demande une concession, mais si petite ! légère curiosité, sensualité, semble-t-il, sans conséquence ; c'est la préparation de la soupe et il finira, de concession en concession par nous arracher ce qui constitue le péché mortel ; il aura sa soupe fumante, mais à nos dépens.

*Le Bulletin Paroissial.*



### UN BON TOUR

Le visiteur le plus aimable  
S'il demeure indéfiniment,  
Toujours devient insupportable.

Quelqu'un qui voulait, poliment,

Un jour, mettre à la porte

Des gens de cette sorte.

Employa le moyen suivant :

On le voit, tout-à-coup, pleurer à chaudes larmes ;

Et tous autour de lui s'empressent à l'instant :

— Qu'avez-vous ? — Ah ! dit-il, vous êtes pleins de charmes.

Et vous ne pouvez plus revenir désormais :

C'est mon malheur que je déplore,

Qui m'en consolera jamais ?

— Quelle erreur ! reprend-on, *nous reviendrons encore !*

— Vous ne le pouvez, hélas !

Puisque *vous ne partez pas.*

M.





## LES SEPT ANGES ET LE MOURANT

Il y a de cela bien longtemps, un homme mourait abandonné de tous; la terre nue était sa couche, et une pierre son oreiller.

Dans sa jeunesse il avait appris au catéchisme comment le bon Dieu récompense ceux qui sont charitables pour les pauvres "Le bon Dieu l'a promis, pensait-il, jamais il n'oubliera ceux qui ont mis en lui leur confiance."

Mais à se voir ainsi seul à cette heure suprême, personne pour avoir soin de lui, personne pour lui adresser seulement une parole de consolation, il se prit à penser que le bon Dieu l'avait abandonné, et que ses nombreuses fautes le rendaient indigne de la récompense promise.

Cette pensée le remplit d'une grande tristesse. Il pria Dieu de lui pardonner ses péchés, et de lui faire miséricorde quand il paraîtrait à son tribunal.

Voilà que tout à coup un spectacle ravissant frappe ses yeux : sept anges aux vêtements lumineux se tiennent autour de lui. L'éclat de leur visage rivalise avec celui du soleil :

"Qui êtes-vous, dit-il, ô bienheureux Esprits de Dieu, et pourquoi êtes-vous venus ici ?

Le premier répondit : "J'ai eu faim et tu m'as donné à manger"

Le second dit : "J'ai eu soif et tu m'as donné à boire"

Le troisième dit : "J'étais nu et tu m'as vêtu"

Le quatrième : "J'étais étranger et tu m'as donné l'hospitalité"

Le cinquième : "J'étais en prison et tu m'as visité"

Le sixième : "J'étais malade et tu m'as soigné et consolé".

Le septième : "Quand je suis mort tu m'as donné la sépulture".

Le pauvre moribond se ressouvint alors de tout le bien qu'il avait fait aux pauvres, aux misérables; il vit que toutes ses bonnes œuvres allaient l'accompagner au tribunal du Souverain Juge pour y plaider en sa faveur, et son cœur se remplit alors d'une douce espérance.

Comme ses yeux étaient fixés sur cette vision, voilà qu'il aperçoit quelque chose de plus beau encore : les cieux s'ouvrent, et Jésus lui-même apparaît entouré d'une multitude d'Anges et de Saints.

De sa voix suave, qui réjouit le Ciel, Il prononce ces paroles : "Tout ce que tu as fait au moindre de mes frères, les malheureux, c'est à Moi-même que tu l'as fait. Viens donc recevoir la récompense que je t'ai préparée, Bon serviteur, entre dans la joie de ton Maître!"

A ces paroles, le saint homme rendit le dernier soupir, et les sept Anges portèrent son âme au paradis.



## Le Frère

Nous appelons du nom de *père* celui qui nous a donné la vie. C'est aussi le nom que l'on donne au prêtre, à l'homme qui a régénéré nos âmes dans les eaux du baptême, qui en a lavé les souillures dans le bain salutaire de la pénitence et a fait tomber sur nous une sentence de pardon, qui nourrit notre intelligence et notre cœur du pain de la parole divine et de la sainte Eucharistie. Nous l'appelons ainsi parce qu'il est pour nos âmes et dans l'ordre surnaturel ce qu'ont été nos pères dans l'ordre naturel.

Mais il est un autre nom presque aussi ancien et presque aussi doux à nos oreilles, un nom synonyme d'affection forte, tendre et généreuse; ce nom, c'est celui de *frère*. Et c'est ce nom qu'on donne au religieux non-prêtre qui se livre à l'enseignement de la jeunesse. "Mon Frère, mon cher Frère", disent les petits à l'homme qui consacre ses vingt ans à leur répéter le *b, a, ba* avec la même ardeur qu'il mettra plus tard à les initier aux mystères de l'algèbre.

A notre époque où tout se réduit à l'instruction, un seul mot résume la louange du Frère : depuis deux siècles il est et il restera l'éducateur par excellence; il apporte à cette tâche, qui est un véritable sacerdoce, et dont quelques-uns voudraient faire une simple profession, il apporte à cette tâche, dis-je, tous les éléments de succès, la discipline, la science, le dévouement, la religion.

Quiconque a passé par ses mains — et c'est une grande partie du peuple de nos villes — est forcé de lui rendre justice.

La *méthode*, qui consiste à n'avancer que pas à pas, de degré en degré, sans jamais laisser de lacunes, dans cette chaîne ininterrompue qui conduit des principes élémentaires aux plus hautes connaissances, dans une branche donnée; cette méthode, le Frère l'applique rigoureusement, à l'encontre de ce que l'on fait dans certains milieux.

La *discipline*, c'est-à-dire la règle, l'ordre, le connaît, et il la connaît. Il en est le premier pour ses élèves l'exemple vivant. L'ordre est dans sa vie, et il l'impose ainsi sans violence à ceux qui ont les yeux sur lui : lever, coucher, prières, études, repas, récréations, tout est réglé et tout se fait avec la régularité de l'horloge.

La *science* ! Oui, il la possède. Autrefois les lettres d'obédience en étaient la preuve irrécusable, et il en est encore ainsi dans notre catholique province de Québec.

Le *dévouement* ! Est-il besoin d'en parler ? Compétence, santé, vie, les Frères prodiguent tout pour le morceau de pain qui sustente leur vie et le toit qui les abrite.

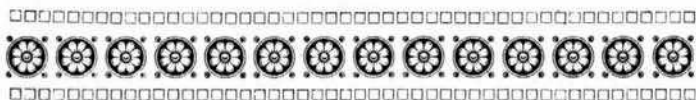
La *religion* ! Ils l'appellent à leur aide comme un élément indispensable à la formation de la jeunesse. C'est la cause de la haine des ennemis de l'Eglise pour eux, et de l'ostracisme qu'ils ont à subir dans certains pays.

Mais tous les siècles leur donnent raison; le simple bon sens est pour eux; l'histoire de tous les peuples dit qu'il n'y a jamais eu d'éducation sans Dieu, et que l'école où il n'est pas n'est qu'une école de vices.

Dans la classe du Frère, le Christ est là qui étend ses bras sur les petits, et leur rappelle le prix d'une âme; la Vierge Marie est là, pleine de grâces et de sourires, parlant du ciel, embaumant de pureté ces jeunes cœurs que les luttes attendent; la prière précède l'étude qu'elle rend plus attrayante et plus féconde; on chante des cantiques dont l'écho ne s'éteindra plus, parce qu'ils parlent d'espérance et donnent des ailes; on y joue aussi, et les jeux sont de rigueur; on aime sa classe à l'égal d'une famille; car c'en est une, puisqu'au lieu d'appeler le maître "Monsieur", on lui donne le doux nom de "Frère".

C'est pour toutes ces raisons que les parents dignes de ce nom ont confiance en lui et lui confient ce qu'ils ont de plus cher : leurs enfants.

Va ! Frère, continue de te dévouer sans découragement. Courage ! et reste toujours très haut dans la foi et la vertu, à la hauteur de ta grande mission d'éduquer la jeunesse et de la mettre sur le chemin de la vertu, de l'honneur et du ciel. Va ! le peuple t'aime; tes élèves t'aiment et ne t'oublient pas; le pays t'aime et sait comment tu le sers; l'Eglise t'aime; elle te doit ses meilleures recrues. Jésus t'aime !... N'es-tu pas ici-bas, après le prêtre, sa fidèle image, humble et fort comme lui, mort et toujours vivant, insulté parfois, mais toujours le "Frère" des ennemis comme des amis.



## LE FILS PUNI

(Voir la gravure au numéro précédent.)

Le tableau du *Fils puni* fait suite à celui de la *Malédiction paternelle*.

Le mauvais fils revient de l'armée. Tout a bien changé en lui et autour de lui depuis son départ. Voyez-le, à droite, qui vient de franchir le seuil. Il retient avec sa main gauche un paquet de hardes qui lui pend dans le dos. Les souffrances ont ravagé ses traits, courbé sa taille. Il se sert d'une béquille qui a chu à ses pieds dans le premier saisissement de l'arrivée. La tête lui tombe en avant. Il se frappe le front de la main droite. Il paraît consterné du spectacle qui s'offre à son retour. Un spectacle de douleur et de misère. Son père vient d'expirer.

Le vieillard est étendu inanimé sur un mauvais lit. Le fils ingrat n'ose approcher. C'est sa mère qui le reçoit. La pauvre mère est debout, désolée. Elle se tait. Mais, les bras tendus vers le cadavre, et légèrement tournée vers l'arrivant, elle semble lui dire : "Tiens, vois, regarde. Voilà l'état où tu l'as mis! . . ."

Greuze médite ses accessoires aussi sérieusement que le fond de son sujet. Voyez les menus détails matériels : le livre des prières des agonisants placé sur l'escabeau; la bassinoire qui réchauffait les pieds du moribond; le chien qui hésite devant cet étranger : est-ce le fils de la maison ou un vagabond? Voyez surtout les attitudes et l'expression des personnages secondaires. La fille aînée, assise dans le vieux siège, une main portée à la tempe, dans l'attitude du désespoir. A ses côtés, un petit enfant, le sien sans doute, mêle ses pleurs et ses cris à ceux de sa mère : l'élan de son corps, en particulier de ses bras, nous dit qu'il voudrait la consoler d'un baiser. Sa sœur, placée de l'autre côté du lit, ne saurait se persuader qu'elle n'a plus de père. Penchée vers lui, elle cherche ses derniers regards, et sa bouche entr'ouverte crie : "Mon père, mon père, est-ce que vous ne m'entendez plus?"

Des deux plus jeunes fils du défunt, l'un, à genoux, se cache le visage dans ses mains; l'autre, les mains levées et les yeux dilatés, semble concevoir la première idée et le premier effroi de la mort.

L'éclairage tombe surtout, comme il convient, sur les visages. Enfin, l'artiste a su, très habilement, mettre en lumière, par un contraste saisissant, l'immobilité, la sérénité du cadavre, et l'agitation, le bouleversement moral des assistants.

Tout cela est beau, très beau, émouvant. De tout cela se dégage surtout une haute leçon morale.



## ECHOS DES NOVICIATS

---

### Laprairie

JUVÉNAT

**Notre Révérend Frère Supérieur Général.**

Depuis longtemps, nous harcelions nos professeurs de questions au sujet de la prochaine visite de notre Supérieur Général. "Quand s'est-il embarqué pour Haïti? Combien de temps prendra-t-il pour visiter cette mission? Quand reviendra-t-il à New-York? Viendra-t-il nous parler dans notre salle? Pourrions-nous avoir un petit entretien avec lui?" Et nos confrères américains ajoutaient avec un visible intérêt : "Visitera-t-il d'abord nos écoles des Etats-Unis?" ... A tous ces "quand" et ces "combien", nos bienveillants professeurs s'efforçaient de répondre pour satisfaire une curiosité qu'ils jugeaient eux-mêmes légitime.

Aujourd'hui, toutes les imaginations sont contentes et les cœurs heureux. Nous avons empli nos yeux de la vue de notre vénéré Supérieur; nous avons écouté avec une joie profonde sa parole paternelle; nous avons reçu avec le plus grand respect ses conseils et ses avis. En pensant à la tâche écrasante que lui impose sa charge, nous avons pris la résolution de prier plus souvent et avec plus de ferveur pour le digne Supérieur de notre Institut.

Que le Vénérable de la Mennais et saint Jean-Baptiste, Patron du Canada, gardent le Révérend Frère Jean-Joseph pendant son séjour dans nos communautés canadiennes!

\* \* \*

**Waterville à l' honneur.**

Notre nouvelle école de Waterville n'a pas voulu faire moins que sa digne émule de Fall River. Fondée depuis six mois à peine, elle nous a déjà préparé cinq braves juvénistes, fermement résolus à suivre leur attrait pour la vocation religieuse. Aussi, est-ce avec le plus grand plaisir que nous avons reçu ces nouveaux confrères, et

rien n'a été épargné pour leur faire oublier, dès les premiers moments, l'épreuve de la séparation de la famille et la longue distance qui les isole de leur pays natal.

Le bon Dieu a visiblement béni le courage de nos trois camarades, en les préservant à peu près complètement de la crise d'ennui, parfois très pénible. La vue de quatre-vingt-dix juvénistes, toujours joyeux et franchement heureux, les aura sans doute aidés à supporter les petits désagréments du début et à mieux comprendre la grandeur de la grâce que Jésus leur a faite en les appelant à la vie religieuse.

Avec ces nouveaux confrères américains, nous prions tous les jours pour qu'ils persévèrent dans leur sainte vocation et pour que d'autres élèves de l'école de Waterville entendent le même appel et viennent goûter notre bonheur.

• • •

#### Saint Joseph est là....

Il faudrait remonter loin dans l'histoire de notre Institut pour trouver la date où saint Joseph a commencé d'être invoqué pour obtenir de bonnes et nombreuses recrues pour notre Congrégation. Et c'est avec une sollicitude qui jamais n'a été prise en défaut qu'il a répondu à la grande confiance que nos Frères ont toujours mise en lui. Saint Joseph sait tendre la ligne aux bons endroits, la tirer au moment propice et sortir les poissons de son choix. Les plus petits, il les garde près de lui en attendant et il en prend un soin jaloux... Les moyens et les gros, voilà ceux dont il nous fait cadeau.

Cette année, la libéralité de notre céleste Recruteur, semble avoir dépassé les bornes qu'il s'était prescrites jusqu'ici. N'a-t-il pas voulu récompenser la confiance que nos Supérieurs lui ont témoignée en agrandissant les salles de notre maison de Laprairie et en divisant le juvénat en deux groupes distincts? ... Ils lui ont fait de la place : à lui de nous envoyer de nombreuses recrues. Et il le fait avec une bonté et une générosité qui nous touchent vivement.

Vingt-cinq nouveaux juvénistes sont venus se joindre à nous, depuis deux mois, et une vingtaine d'autres prient et réfléchissent en ce moment dans plusieurs écoles, attirés par la douce influence du saint Patriarche.

Merci, une fois de plus, à notre céleste et puissant Pourvoyeur de vocations !

• • •

#### Méthode merveilleuse .

"Comme ton parler a changé ! Tu ne parlais pas si bien que ça chez nous ... — C'est que, voyez-vous, nous n'avions pas là-bas de jetons de bon langage. Quand je disais : "Je suis fatigué", ou



JUVÉNAT DE LAPRAIRIE — Une chaude (?) bataille où l'on brûle  
les dernières cartouches.

"vous faisez", ou "ils allent", personne ne me demandait un billet d'amende. Au postulat, on se fait un plaisir d'en demander et ... un devoir d'en donner quand on commet une faute de langage.

Vous pensez peut-être que je me fâche rouge quand il me faut donner un billet, comme autrefois lorsque vous m'enleviez ma balle pour me contraindre à faire mes devoirs de classe? Tout au contraire, je souris! ... Mais il faut voir aussi avec quelle délicatesse les confrères vous prient de donner vos jetons. Ils mettent leurs gants blancs ..., de sorte que, au lieu d'un billet, vous seriez parfois tenté d'en donner deux ...

Puis, n'est-ce pas pratiquer la belle vertu de charité que de reprendre quelqu'un de ses fautes pour qu'il s'en corrige?

Avec ce procédé merveilleux, je vous dis que les "j'cré ben", les "j'sais pas" et toutes les autres "perles" disparaissent à vue d'œil du vocabulaire de nos nouveaux confrères.

L'instituteur qui possède un bon langage acquiert plus d'influence sur ses élèves et peut ainsi leur faire plus de bien. C'est ce qu'on nous répète souvent au postulat.

\* \* \*

Mère chrétienne.

Cher Enfant,

Je viens de recevoir ta lettre et je m'empresse d'y répondre pour te donner de nos nouvelles. Depuis ton départ, nous avons souvent pensé à toi dans nos prières; mais nous avons mis l'ennui de côté, nous avons regardé le ciel et cela nous a donné du courage.

J'espère qu'au moment où j'écris ces lignes, tu ne penses plus à l'ennui, que dans tes comunions de chaque matin, tu as demandé à Jésus et à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus la force qui t'est nécessaire en ce moment.

Jamais, mon enfant, je ne pourrai te donner une plus belle place. Tu me dis que tu n'es pas dans une prison à Laprairie; je crois, moi, que c'est la prison du bon Dieu, puisqu'on y est heureux et qu'on y devient meilleur. Tu me dis aussi que tu as été placé avec les postulants, j'en suis contente, puisque tu prendras l'habit religieux plus tôt.

Le Révérend Frère Directeur ajoutait à ta lettre que tu te "montres courageux et que tu fais bien les choses": le cœur des mamans est heureux lorsque leurs enfants sont bons; au contraire, lorsqu'ils sont méchants, le cœur des mamans saigne.

Bon courage, cher enfant! Je ne t'oublierai pas dans mes prières et mes comunions.

Mme P. P., Montréal.

**Combat sans blessé.**

Voilà la glace qui fond; le vent du nord ne fait plus entendre ses mugissements. Déjà, la neige diminue sous l'ardeur des rayons du soleil. Adieu, chers patins! Cependant, il faut que nous nous amusions. Comme les "Apôtres inconnus" du Mackenzie, nous nous faisons "Frères bâtisseurs". A l'œuvre donc! Avec le peu de neige que le soleil nous dispute, nous élevons un fort: le "Fort St-Joseph". La construction est solide et mesure plus de trente pieds de hauteur. Rien n'y manque: tours, lucarnes, créneaux, tout est à point pour supporter l'attaque. La bravoure des assiégés et la hardiesse des assiégeants entretiennent la chaleur du combat. Les uns et les autres se disputent la forteresse, lançant leurs projectiles avec un entrain qui peut suppléer à la précision. Dans ce combat, chose remarquable, point de morts, pas même de blessés; au signal convenu, tout rentre dans le calme, et la plus franche fraternité règne entre nous comme auparavant. Une fois de plus, je constate que nous pouvons nous amuser, et beaucoup, sans offenser le bon Dieu.

\* \* \*

**Générosité de saint Joseph.**

Notre céleste Recruteur remplit avec soin sa fonction et répond généreusement à nos demandes. Le nombre des Juvénistes a doublé depuis la fondation du Juvéat. Les benjamins ont adopté une pieuse invocation en l'honneur de leur saint Patron. Elle doit lui être bien chère puisqu'ils en ressentent souvent les effets. Plus de mille fois, durant le mois de mars, nous avons jeté au Gardien de la sainte Famille, ce cri sortant du fond de notre cœur: "Saint Joseph, Patron de notre Institut, envoyez-nous de bonnes vocations." Nous espérons recevoir encore de ce puissant Pourvoyeur de nombreux "petits frères" pieux et dociles. Vous, mes chers Amis, que le grand saint Joseph guidera vers le Juvéat, vous ne comprendrez qu'au ciel l'immense bienfait qui vous est offert. Venez vite vous ranger sous la bannière du Sacré Cœur.

\* \* \*

**Agréable passe-temps.**

Cette porte nous intriguait tous. Durant l'hiver, lorsque nous mettions nos patins, les scolastiques se rendaient très souvent vers cet endroit. Ils en revenaient, retournaient, sortaient de nouveau, et recommençaient cette pérégrination presque tous les jours. Un juvéniste — le plus discret — voulut savoir ce qu'il y avait de mystérieux dans cette salle si fréquentée. Un jour, il regarda par la porte entrebâillée — oh! rien qu'en passant — et



NOVICIAT DE LAPRAIRIE — *Une des allées de la propriété.*

il aperçut des dessins, des roues, des courroies, de nombreuses petites machines, et même une dynamo. Comme ce petit juvéniste est aussi silencieux que discret, le groupe en fut bientôt informé. Et tout bas, on chuchotait : "Si nous allions visiter la salle des scolastiques!" ... Les murs ont des oreilles, dit-on; pour cette fois, j'en ai été fort aise. On sut notre désir, et le cher Frère Remi, professeur au scolasticat, invita les juvénistes à une série d'expériences dans le cabinet de physique. Pendant une heure et demie, il sut nous intéresser vivement tout en nous instruisant. Merci au cher Frère sous-directeur du scolasticat pour sa délicate attention!

## La Pointe-du-Lac

---

### JUVÉNAT

#### Double bienfait.

L'ordre et la propreté devant faire le principal ornement des salles d'une communauté religieuse, on n'y remarque ni tapis précieux ni meubles luxueux. Mais quand il s'agit de la chapelle, il en va autrement. Pour l'Hôte divin du tabernacle, rien n'est trouvé trop riche. A l'occasion du grand jour de Pâques, nous avons sorti ce qu'il y avait de mieux. Et ce qu'il y avait de mieux, c'était un cadeau fait à saint Joseph par "une bonne maman" et un autre offert par la "grand'maman de Québec". La "bonne maman", c'est la mère d'un scolastique; elle trouve son "grand" si heureux qu'elle a offert un voile de tabernacle et une nappe d'autel superbes, pour que saint Joseph obtienne à ses deux autres garçons la grâce de connaître leur vocation et le courage de la suivre.

Quant à la "grand'maman", nous avons souvent parlé de ses bienfaits dans *L'Abeille* : tout le monde la connaît donc, ou plutôt connaît ses bienfaits. Cette fois, elle nous a envoyé quatre riches chandeliers en forme de bouquet : il faut tout le bon goût d'une grand'maman pour découvrir chez les marchands de belles choses, les plus belles choses ! ... Avant de paraître sur l'autel, nos chandeliers ont d'abord passé trois jours en pénitence et ils ont failli y rester jusqu'au moment d'étreindre notre future chapelle. La raison, je la dis tout bonnement, c'est que le Frère sacristain les trouvait trop jolis pour notre chapelle actuelle, et puis, paraît-

il, il craignait de faire ternir, en les touchant, les beaux supports en cuivre doré ! . . .

Il va sans dire que nous avons prié avec ferveur aux intentions de nos bienfaitrices, et que nous avons demandé à Dieu de leur rendre au centuple ce qu'elles ont fait pour embellir son sanctuaire.

\* \* \*

### Esprit de famille.

Les grands élèves de l'une de nos belles écoles de Québec témoignent d'un esprit de famille qui les honore. Ayant appris que les chers Frères du nouveau district Saint-François-Xavier, qui comprend toutes nos écoles de la province ecclésiastique de Québec, avaient fait un "petit schisme" — oh! tout en restant bien orthodoxes! — c'est-à-dire qu'ils s'étaient séparés de leurs confrères de Laprairie pour fonder une maison-mère à La Pointe-du-Lac, ces jeunes gens ont deviné qu'une telle fondation exigeait les plus durs sacrifices de la part de leurs maîtres. Ils se sont donc cotisés et ont envoyé une jolie somme pour aider à l'achèvement de la chapelle.

Nous les en remercions bien cordialement. Ils sont désormais du nombre de nos bienfaiteurs, et ils auront part aux prières que nous faisons chaque jour pour ceux qui nous aident, de leurs aumônes, à développer nos œuvres.

\* \* \*

### Le confrère malade.

Il est arrivé un pénible accident à un postulant qui jouait au drapeau. Pendant quinze jours, il a dû garder le lit. C'était une dure épreuve pour lui. Nous avons tâché de la lui rendre moins pénible par notre sympathie. A chaque récréation, un confrère avait la faveur de se rendre auprès de lui pour l'égayer, lui lire des histoires et lui donner des nouvelles du postulat. Le C. F. Directeur, les professeurs et les autres Frères de la maison lui faisaient aussi de fréquentes visites. Notre cher malade a senti à l'évidence que les postulants ne sont pas des écoliers ordinaires, mais des enfants d'une même famille, des frères.

\* \* \*

### Ont trouvé la solution au "jeu d'esprit" :

FF. Louis-Philippe, Jacob, Gilbert Couture, Lionel Trudel, Déry, Eugène Matteau.

### La fête du C. F. Directeur du Postulat.

Les choses se sont simplifiées, il y a une couple d'années à la fête du C. F. Directeur du Juvénat il y avait une grande séance avec tous les accessoires d'une belle soirée. Maintenant nous réservons ces démonstrations pour le C. F. Directeur de la maison. Pour notre C. F. Directeur à nous, il n'y a la veille de la fête que la lecture d'une courte adresse et la présentation d'un bouquet spirituel bourré de prières et d'actes de générosité. Cette présentation des vœux se fait dans la salle d'étude et seuls les C. F. Professeurs y assistent avec nous. J'ai oublié de dire que le jour de cette fête c'est le 19. Toute la journée, nous avons grand congé, la chose va sans dire, c'est un des plus joyeux et des plus goûtés.

\* \* \*

### Un nouveau ménage.

Ils sont arrivés chez nous pour aider l'infirmier, ou plutôt c'est l'infirmier lui-même qui les a faits venir. Actuellement c'est un ménage sans enfants, mais que la marmaille vienne, le loyer n'en sera pas plus cher et nous serons contents. Ils logent dans une maison d'écorce comme les sauvages, mais ils ne sont pas sauvages du tout. Leur emploi sera d'égayer les malades et de jaser à qui mieux, mieux. Il s'agit d'un couple de jeunes pigeons. Ils sont très gentils et fort jolis. Nous les avons installés tout près de l'étang, pour mettre de la vie dans le paysage.

---

### Précieux encouragement

... Je suis heureux de vous envoyer mon abonnement à l'excellente revue "L'Abeille". Elle fait du bien aux lecteurs, jeunes et vieux. Très remarquables aussi les articles du C. F. Célestin-Auguste, en qui on retrouve toujours les connaissances profondes, la plus alerte et exercée...

J.-S. Chadillon, ptre  
Hospice Roy, Montébello, P. Q.

Nos jeunes lecteurs apprendront avec plaisir que le T. C. F. Célestin-Auguste, malgré des occupations absorbantes, se propose bien de continuer sa collaboration à *L'Abeille*; il nous écrit en effet ce qui suit : "Mon intention n'est pas d'arrêter la Croisade avec la présente année scolaire; mais d'en faire une organisation permanente. Rien de mieux, me semble-t-il pour protéger la vertu des enfants et les *initier à l'Action catholique*, tant recommandée par les papes... L'année prochaine, j'aurai encore le plaisir de contribuer au bien qu'opère notre chère revue..."

---

---

## CLASSE "EXCELLENTE"

St-Stanislas (Montréal)

6<sup>e</sup> Année. — Classes du Frère PATRICE et du Frère DONATIEN



1<sup>re</sup> rangée : F. Desrosiers, J.-P. Perron, M. Grand'Maison, L. Lalonde, B. Prévost, H. Séguin, J.-P. Prévost.

2<sup>e</sup> rangée : Ch.-Ed. Massé, J. Bourdon, R. Landry, J.-M. Gravel, D. Dulude, R. Lafleur, G. Généreux, L. Chevalier.

3<sup>e</sup> rangée : Ch. Bacon, L. Lahaie, D. Perreault, G. Marineau, R. Charland, M. Jodoin, P.-E. Tureotte.

4<sup>e</sup> rangée : M. Bernier, N. Coderre, E. Gaudette, L. Desbiens, J. St-Georges, G. Dupuis, M. Laperrière, I. Lassard.

5<sup>e</sup> rangée : J.-B. Doyon, P.-E. Lemonde, N. Chayer, E. Castonguay, R. Gauthier, Léo l'Abbée, P. Durivage.

6<sup>e</sup> rangée : M. Lefèbvre, R. Gagné, M. Malo, F. Laverdure, R. Bergeron, B. David, M. Richard, L. Corbeil.

---

---

---

---

## LANGUE FRANÇAISE

---

---

### Langage d'un papillon

Au parterre et sur la colline  
Je poursuis mon vol incertain,  
Car incessamment je butine;  
Mais je n'ai pas de lendemain!

Souvent je repose mes ailes  
Au calice brillant des fleurs,  
Oubliant que bientôt, comme elles,  
S'éteindront mes vives couleurs.

Je meurs, ne faisant que de naître,  
Après un fugitif plaisir.  
Est-ce là ce qu'on appelle être,  
Que vivre et puis sitôt mourir?

Mais déjà, quittant le parterre,  
A tout il me faut dire adieu :  
Tel, s'il n'est plus sur cette terre,  
L'espoir doit s'envoler vers Dieu!

F.-M. DEROME

### Explication

Le papillon, cette fleur vivante, a toujours inspiré les poètes. Ils se sont plu à chanter, en vers attendris et mélancoliques, le riche coloris de ses ailes, le gracieux caprice de son vol, et le charme fragile de son être éphémère.

L'auteur de la pièce ci-contre, dans le discours qu'il prête au papillon, ne s'est pas contenté de parler en poète, il parle aussi en moraliste. Ce discours ressemble en effet à une fable. Il contient une morale (dans les deux derniers vers).

Le ton général est d'une élégie (petit poème consacré ordinairement au deuil, à la tristesse). Le papillon nous fait des confidences enveloppées dans une plainte. Dans la première strophe, il nous confie ses travaux (il butine); dans la deuxième strophe, ses plaisirs (il repose ses ailes au calice des fleurs). Travaux et plaisirs légers comme sa petite personne! et qu'il poursuit dans un décor gracieux comme lui. Ce décor? un parterre, une colline; et non une forêt ou une montagne, qui évoqueraient des images plus sévères.

Les plaintes de notre papillon sur la brièveté de sa vie, déjà amorcées dans les deux premières strophes, (... *pas de lendemain; bientôt s'éteindront*) remplissent la troisième strophe et les deux premiers vers de la dernière.

Le style du morceau est bien approprié au sujet.

Le vocabulaire se compose de mots délicats. Une grâce légère et mélancolique est répandue sur cette poésie semblable à la poudre ténue qui repose sur l'aile du papillon.

Les deux derniers vers :

*"Tel, s'il n'est plus sur cette terre,  
L'espoir doit s'envoler vers Dieu!"*

nous apprennent que l'histoire de ce papillon est un symbole. Cette frêle créature, n'en doutez pas, c'est nous-mêmes. Qu'est-ce que la vie humaine, par rapport aux siècles passés et futurs, par rapport à l'éternité ? Rien de définitif ici-bas, rien de durable. En Dieu seul, l'âme qui espère pourra reposer ses ailes.

---

#### A UN PAPILLON

Prends garde, papillon léger,  
Qui volette autour de ma lampe;  
De sa flamme fuis le danger,  
Prends garde, papillon léger !  
Si ton aile se fait ronger,  
Sans aile le papillon rampe :  
Prends garde, papillon léger,  
Qui volette autour de ma lampe.

---

#### CONCOURS LITTÉRAIRE

Sujet : *La Croisade de préservation de l'enfance par l'enfance.*

Faire un bon résumé des articles qui ont paru comme "mots d'ordre" cette année. Il ne s'agit pas de copier une phrase ici et là, de faire un tout (?) avec des bribes ramassées au petit bonheur; non : résumer est presque aussi difficile que composer; ce sera donc un exercice très profitable. Tâchez de comprimer cent lignes en dix ou quinze : la valeur d'un résumé est de dire le plus de choses en moins de mots.

On recommande fortement de faire ce travail collectivement; chaque classe, dans ce cas, ne fournirait qu'une seule composition. Le professeur devrait joindre à ce travail la liste des abonnés à "L'Abeille" qui y auraient pris une part active : des récompenses toutes spéciales leur étant destinées.

A cause de la grande importance de la matière traitée, il sera accordé 15 points pour le fond et 5 points pour la forme. Les élèves qui auraient mis en pratique les recommandations données pourraient ajouter un petit compte rendu de leurs essais et de leurs succès.



## Rires et Sourires

Les Gascons et les Basques sont toujours rivaux. Deux d'entre eux se rencontrent dernièrement à Paris; ils parlent de l'avenir, et le Basque se flatte de parvenir plus vite que le Gascon à une position plus élevée en lui disant :

— Tu connais le proverbe de notre pays, il faut sept Gascons pour faire un *Basque*.

— Eh ! mon bon, réplique le Gascon, ici quelle différence : il faut déjà deux *basques* rien que pour faire l'habit du Gascon.

\* \* \*

— Monvovovovo.

— Vous dites ?

— Je dis que mon veau n'est pas inférieur à aucun de ceux que vous amenez sur le marché. Mon veau vaut vos veaux.

\* \* \*

Un apprenti-romancier commençait ainsi le premier chapitre d'une histoire émouvante :

*La neige s'étendait sur la nature comme un immense crêpe.*

Et en voici la conclusion :

“... L'enfant tomba évanoui ... quand il revint à lui, il était mort.”

\* \* \*

*Au Parc Lafontaine :*

*Un monsieur.* — En vérité, madame, vous avez là un bien joli enfant.

*La dame.* — Ce cher mignon ! Et il est si bon, si doux : c'est la crème des enfants !

*Le petit (à part).* — C'est p't'être pour ça que je suis tant fouetté...

\* \* \*

Un grand peintre avait envoyé à une loterie de charité un bon ainsi conçu : “Bon pour un portrait du gagnant; valeur : \$1 000.”

Il reçut ce mot du gagnant : “Voici le bon; envoyez-moi \$100 et gardez le reste.”

\* \* \*

Consultation gratuite ... manquée.

— Docteur, disait une dame, dites-moi donc franchement ce que vous faites quand vous êtes enrhumé ?

— Je tousse, chère madame.

# Un écho merveilleux



Scaferlati, le bandit corse, a trouvé un ingénieux moyen pour être averti de la présence des étrangers dans le maquis. Il a planté une pancarte au bord du sentier, sur laquelle on lit : « Ici, superbe écho. Criez fort ! »



Puis, il va s'asseoir devant sa caverne et fume tranquillement sa pipe en attendant le résultat de son stratagème.



Un touriste, qui voyage dans la montagne, aperçoit l'écriteau : « Tiens, se dit-il, il y a un écho ici, je vais crier pour voir. »



Et notre homme se met à pousser des hurlements qui, naturellement, restent sans réponse... mais ont averti Scaferlati...



Le bandit apparaît aussitôt, l'escopette au poing, et rançonne le pauvre voyageur ahuri...

...qui est obligé d'abandonner son portefeuille aux mains de l'astucieux.

# Un écho merveilleux

(Suite.)



Scaferlati a le sourire en palpant les billets bleus. « Vraiment, j'ai été bien inspiré, pense-t-il, je n'ai plus besoin de guetter les voyageurs : ils m'annoncent leur passage ! »



Le lendemain, un autre touriste s'arrête devant l'écriteau...



...et se met à crier avec force pour juger de la puissance de l'écho.



Comme la veille, le bandit rapplique aussitôt. « La bourse ou la vie ! » s'écrit-il.



Mais, au même instant, deux gendarmes, qui étaient cachés derrière les buissons, surgissent, sautent sur Scaferlati et lui passent les menottes, pendant que le touriste, enlevant sa fausse barbe, se fait reconnaître.



C'était le voyageur de la veille qui, ayant changé sa physionomie et ses vêtements, s'était fait accompagner de deux gendarmes. Le bandit, pincé en flagrant délit, dut rendre le porteleville qu'il avait volé et, piteux, l'oreille basse, prit le chemin de la prison !...

---

## MESSAGER DE MARIE, REINE DES CŒURS

---

Cette belle revue mensuelle est l'organe officiel de l'Archiconfrérie de Marie, Reine des Cœurs. Avec ses 48 pages d'articles variés, bien choisis, ses nombreuses illustrations, c'est l'une des publications les plus intéressantes de notre province. Et le prix d'abonnement n'est que 50 sous pour le Canada, 60 sous pour les États-Unis.

Agréable visite que celle de ces pieuses Annales qui chaque mois viennent parler de la Bonne Mère du Ciel : cela vaut bien le léger sacrifice demandé pour soutenir l'œuvre. Et, on peut en être sûr, Marie est assez bonne et assez riche pour ne pas se laisser vaincre en générosité : elle récompensera au centuple ce qu'on aura fait pour sa gloire.

Nos jeunes lecteurs sont invités à trouver parmi leur parenté ou dans leur voisinage une ou plusieurs personnes qui **n'ont pas encore travaillé à répandre le "Messager de Marie"** et qui désirent le faire pendant le mois de mai. Ces zélatrices (ou zélateurs) enverraient les adresses et les sommes recueillies au Révérend Père Directeur du Messager, Eastview Centre, Ont. **Ils en recevraient de belles primes, en rapport avec les sommes recueillies.** Une liste de ces primes sera envoyée à ceux qui nous en feront la demande.

Les lecteurs de "L'Abeille" qui auraient sollicité ces personnes à travailler pour le "Messager de Marie" nous feraient parvenir le nom de ces zélatrices (ou zélateurs) accompagné du nombre des **nouveaux** abonnements recueillis, et ils recevraient de belles images en couleurs représentant la Sainte Famille au travail (19 x 23½ pouces) : cette image est évaluée 50 sous. On envoie une de ces **grandes images pour chaque trois abonnements nouveaux.**

Pour ces primes, on écrit à **L'Abeille, Laprairie, P. Q.**

---